

qu'il se doute que nous sommes sur ses traces. Une troupe nombreuse éveillerait son attention. D'un autre côté, il s'agit de parer aux risques d'une attaque.

—Je pourrais aller au nord, comme pour rejoindre le général Gœben, puis tourner brusquement à droite par cette route que je vois sur la carte. De cette façon, j'étais à Château-Noir avant que personne ne se doute de quoi que ce soit. Je crois qu'avec vingt hommes...

—Très bien, capitaine. J'espère vous revoir ici demain matin avec votre prisonnier.

Ce fut par une froide nuit de décembre que le capitaine Baumgarten quitta les Andelys à la tête de sa petite troupe, et prit la grande route allant au nord-ouest.

Ils suivirent cette route pendant une lieue environ, puis ils firent un brusque détour et s'enfoncèrent dans une petit chemin encaissé et coupé de profondes ornières.

Une petite pluie glaciale pénétrait à travers les grands peupliers et dégouttait sur la haie bordant le chemin de chaque côté.

Le capitaine allait devant, suivi du sergent Moser, dont la main enserrait le poignet du paysan prévenu d'avance qu'en cas d'embuscade la première balle serait pour lui. Derrière eux marchaient les vingt hommes pataugeant lourdement au milieu de l'obscurité dans l'argile détrempée, et baissant la tête contre la pluie glacée qui leur fouettait le visage.

Ils savaient où ils allaient et connaissaient le but de leur expédition; ils avaient sur le cœur la mort de leurs camarades, et la pensée de la vengeance les excitait.

A la vérité, c'eût été plutôt l'affaire de la cavalerie, mais toute la cavalerie était en avant, et, d'ailleurs, il était plus convenable que le régiment vengeât lui-même ses morts.

Il était près de huit heures quand ils avaient quitté les Andelys.

A onze heures et demie, ils firent halte, sur les indications de leur guide, devant deux grands piliers surmontés chacun d'un écusson de pierre et encadrant une énorme grille de fer.

De chaque côté de cette entrée, le mur écroulé laissait libre l'accès d'un vaste parc, mais la grille se dressait toujours au-dessus du fouillis d'herbes et de ronces qui avaient poussé à sa base.

Les Prussiens pénétrèrent par une des brèches du mur et s'avancèrent avec précaution le long d'une avenue de chênes dont les branches se rejoignaient en voûte au-dessus de leurs têtes, tandis que le bruit de leurs pas était amorti par le tapis de feuilles restées là depuis le dernier automne.

Le château était au bout de l'allée.

La lune s'était montrée entre deux nuages chargés de pluie et plaquait de larges taches d'argent et d'ombre sur le grand bâtiment avec sa porte basse et voûtée et ses

lignes de fenêtres étroites comme les sabords d'un navire de guerre.

Chacun des angles était flanqué de petites tourelles dont les toits en poivrières se profilaient dans le silence de la nuit entre les déchirures des nuages.

Une seule lumière brillait à une des fenêtres du rez-de-chaussée.

Le capitaine donna ses ordres à voix basse.

Il divisa sa petite troupe en quatre escouades chargées chacune de la surveillance d'une des faces de la maison.

Puis, accompagné du sergent, il s'avança sur la pointe des pieds vers la fenêtre éclairée et regarda à l'intérieur.

C'était une petite pièce pauvrement meublée.

Un homme déjà âgé, vêtu comme un domestique, lisait un journal à la lueur d'une chandelle.

Il était renversé dans un fauteuil de paille, les pieds appuyés sur une caisse de bois, et sur la table, près de son coude, étaient posés une bouteille à moitié pleine et un verre.

Le sergent passa le canon de son fusil à aiguille à travers la vitre.

L'homme se mit vivement sur pieds en poussant un cri.

—Silence ou vous êtes mort!

La maison est cernée, il est inutile d'essayer de vous échapper.

Ouvrez-nous la porte si vous tenez à votre vie!

—Pour l'amour de Dieu, ne tirez pas! Je vais ouvrir.

L'homme sortit à reculons de la pièce, tenant toujours à la main son journal froissé, et, un instant après, la vieille porte s'ouvrit avec un bruit de verrous et des grincements de gonds rouillés.

Les Prussiens s'engouffrèrent dans le corridor pavé de larges pierres de granit.

—Où est le comte de Château-Noir?

—Mon maître est sorti, monsieur.

—Sorti à cette heure? Prenez garde à votre vie si vous mentez.

—C'est la vérité, il est sorti.

—Où est-il allé?

—Je ne sais pas. Il est inutile d'armer votre revolver, monsieur. Vous pouvez me tuer, mais vous ne pouvez pas me faire dire ce que j'ignore.

—Lui arrive-t-il souvent d'être dehors à cette heure?

—Souvent.

—Et quand rentre-t-il?

—Avec le jour.

Le capitaine Baumgarten étouffa un juron en allemand.

Il s'était donc dérangé pour rien.

L'homme, vraisemblablement, disait la vérité.

En tout cas, il fouillerait la maison pour s'en assurer.

Laisant donc un piquet à la porte d'entrée et un autre derrière la maison, il prit

avec lui le sergent, et tous les deux pousèrent devant eux le domestique; la lumière de la chandelle portée par celui-ci jetait des lueurs étranges et des ombres mouvantes sur les vieilles tapisseries et sur les poutres de chêne des plafonds bas.

Ils fouillèrent la maison de la vaste cuisine dallée de pierres à la salle à manger au second étage avec sa galerie pour les musiciens et ses panneaux noircis par l'âge, mais ils ne trouvèrent aucune trace de créature vivante.

Dans une mansarde, sous les combles, ils découvrirent Marie, la vieille femme du domestique, mais ils ne virent rien qui indiquât la présence du maître.

La visite prit un temps assez long, car ce n'était pas une besogne très facile que de fouiller une pareille maison avec des dédales de corridors tortueux et des escaliers étroits ne permettant que le passage d'un seul homme à la fois.

Les murs étaient si épais que chaque pièce était absolument séparée de sa voisine.

Dans chacune béait une immense cheminée et les fenêtres s'enfonçaient à six pieds dans le mur.

Le capitaine Baumgarten déchirait les tentures, frappait du pied sur les parquets et sondait les murs avec le pommeau de son sabre.

S'il y avait des cachettes, il n'eût pas la chance de les découvrir.

—J'ai une idée, dit-il enfin en allemand au sergent.

Vous mettez cet homme sous bonne garde, et vous vous assurez qu'il ne communique avec personne.

—Oui, capitaine.

—Vous placerez quatre hommes en embuscade devant et derrière la maison. Il est probable que l'oiseau rentrera au nid vers le matin.

Vous mangerez dans la cuisine avec le reste des hommes.

Ils seront mieux dedans que dehors par une nuit pareille.

Quant à moi, je vais souper dans la salle à manger; vous m'appellerez en cas d'alerte.

Voyons, coquin, qu'avez-vous à me donner?

—Hélas! monsieur, il y eût un temps où j'aurais pu vous répondre: ce qui vous fera plaisir, mais aujourd'hui, tout ce que je puis faire, c'est de vous trouver une bouteille de vin nouveau et un poulet froid.

—C'est très bien! Ne le quittez pas d'une semelle, sergent, et faites-lui sentir la pointe de votre baïonnette s'il veut essayer de nous jouer quelque tour.

Le capitaine Baumgarten n'était pas novice dans l'art de vivre sur l'ennemi.

Il avait appris son métier dans les provinces de l'Est et avant cela en Bohême.

Pendant que le domestique lui préparait son souper, il prit ses dispositions pour